

— Mon tour va venir, pensait le vieux batailleur, à chaque tentative vaine du chevalier.

Cependant, deux minutes au moins s'étaient écoulées, et la vigueur de Khérue!, pas plus que son ardeur, ne paraissaient toucher à leur fin. L'impatience saisit M. de Marcieu et il prend l'offensif à son tour.

Un premier dégagement est paré avec adresse, et même en ripostant le chevalier essaie un coup de seconde qui, mieux combiné aurait pu terminer le combat.

Les yeux du comte s'allument alors, ses traits se contractent, et un sourire fatal glisse sur ses lèvres. C'en était fait de Khérue!, car son ennemi se disposait à lui porter certaine botte secrète dont le succès était infaillible, lorsqu'une voix bien connue retentit à leurs oreilles :

— Arrêtez ! s'écrie cette voix.

Et Richelieu, débouchant de l'allée voisine, apparaît tout à coup aux deux combattans comme le *Deus ex machina* de la tragédie antique.

Le comte et le chevalier ne savent d'abord qu'elle contenance garder.

Khérue! tient ses yeux baissés et n'ose les lever sur son protecteur.

Les lèvres de M. de Marcieu sont tremblantes ; il regarde le maréchal, et dans ce premier moment il ne trouve aucune parole à lui adresser.

— J'arrive à temps, murmura le maréchal.

Et se tournant alternativement vers les deux rivaux.

— Je ne vous reprocherai pas, Messieurs, dit-il, la haute inconvenance de votre conduite. C'est au milieu d'une fête, dans le domaine de votre hôte, que vous pensez à vous couper la gorge ! Voilà, convenez-en, une manière assez malséante de reconnaître l'hospitalité qui vous est si généreusement accordée.

— Mais, Monsieur le maréchal, répondit enfin le comte, notre querelle ne souffrait pas de retard.

— Pardonnez-moi, Monsieur de Marcieu, et puisque vous avez attendu trois jours, vous pouviez bien patienter jusqu'à demain.

Le comte et le chevalier se regardèrent d'un air étonné.

— Je sais tout, Messieurs, reprit le duc. Le marquis des Aubes ne m'a rien laissé ignorer du sujet de votre débat. Eh bien ! moi, qui suis aussi bon juge qu'un autre en pareille matière, je soutiens qu'il n'y avait pas lieu de croiser le fer.

— Mais j'ai été provoqué, Monsieur le maréchal, dit le comte en lançant un regard courroucé au chevalier.

— C'est là le tort de M. de Khérue!, et pour lequel il va sur le champ vous présenter ses excuses.

Le cadet tressaillit comme s'il eut été mordu par une vipère.

— Moi ! des excuses ! répéta-t-il... et il ajouta : Jamais !

Richelieu reprit, en se tenant à la cause apparente de la querelle :

— Vous avez accueilli avec trop de vivacité, quelques légères plaisanteries du comte à mon égard. Du moment que M. de Marcieu a déclaré qu'il n'avait point eu l'intention de m'offenser, vous deviez vous tenir pour satisfait et ne pas pousser les choses plus loin. Mais, au lieu de vous renfermer dans une sage réserve, vous n'avez pas craint de provoquer un homme qui s'honorait d'être mon ami, un homme que sa qualité, son caractère et son âge, si disproportionné avec le vôtre, devaient rendre respectable à vos yeux. Voilà le grand tort que je vous reproche, chevalier, et pour lequel, moi, président du tribunal du *Point*

d'honneur, je vous condamne à présenter vos excuses à M. le comte.

Ce jugement, si équitable pourtant, ne satisfait aucun des deux rivaux.

— Mais, Monsieur le maréchal... s'écrièrent-ils en même temps.

— Le tribunal du *Point d'honneur* a parlé par ma voix, dit solennellement Richelieu.

Et comme le cadet ouvrait encore la bouche pour protester :

— Chevalier de Khérue!, reprit le duc, je suis bon gentilhomme, moi aussi... c'est vous dire que j'ai soin de votre réputation, et que je ne vous conseillerais pas une lâcheté.—Mais on s'honore toujours, retenez bien ceci, en reconnaissant ses torts ; c'est ce que je vous engage à faire au plus tôt.—Voyons, le comte de Marcieu attend que vous vous exécutiez.

En dépit de leur haine, les deux rivaux durent se soumettre à l'arrêt qui venait d'être rendu.

Le chevalier avait les dents serrées, le regard plus incisif que jamais, lorsqu'il prononça la formule exigée. Le comte l'entendit en fronçant les sourcils et en se mordant les lèvres de rage.

Le maréchal, se tournant alors vers M. de Marcieu :

— Comte, dit-il, mettez le comble à votre générosité. Vous savez que le chevalier aime passionnément Mlle. de Monluc, et vous ne pouvez pas ignorer qu'il est payé de retour.

— Que me demandez-vous encore, monsieur le duc, dit le comte, qui avait toutes les peines du monde à pratiquer la modération.

— Il est beau, comte, de se dévouer pour assurer le bonheur de celle que l'on aime.

— Monsieur le duc, vous venez de remporter sur moi, aujourd'hui, une victoire que je ne croyais pas possible d'obtenir. Vous avez invoqué le tribunal suprême qui vous a reconnu pour son président, et, à votre voix, j'ai renoncé à poursuivre la réparation sanglante à laquelle j'avais droit. Contentez-vous de ce triomphe, je vous prie. Quant à Mlle. de Monluc, je l'aime, moi aussi, et j'aspire à devenir son époux. Tant que Mme. la marquise favorisera mes prétentions, je ne renoncerai pas à l'espoir que j'ai nourri jusqu'à ce jour.

Richelieu hasarda encore une objection.

— Prenez garde, monsieur de Marcieu, dit-il en souriant ; la partie n'est pas égale ; vous avez pour vous Mme. de Monluc ; mais nous sommes trois de notre côté : le chevalier, Athénaïs et moi.

— Eh bien ! que le destin prononce entre nous.

— Soit ! dit Richelieu.

Nos trois personnages se tirèrent alors une cérémonieuse révérence ; puis le comte et le chevalier remontèrent à cheval, et l'on se sépara.

Le maréchal marchait à côté de Khérue! qui penchant la tête ne pouvait digérer l'humiliation qu'il venait de subir.

Richelieu chercha à le relever à ses propres yeux ; mais ses paroles échouèrent contre la honte dont le chevalier se croyait couvert à tout jamais,

— Le comte triomphe murmura-t-il avec accablement ; il a obtenu par vous ce que je lui avais refusé avant ce combat.

— Son triomphe sera de courte durée, répliqua Richelieu avec un malin sourire.

— Eh quoi ! êtes-vous parvenu à fléchir la marquise ?

— Non pas ; la marquise vous déteste cordialement, et tous les jours davantage.

— Eh bien ! je ne vois pas alors...